

Extrême-Orient, Extrême-Occident

# Chiens de paille et tigres en papier : une pratique rituelle et ses gloses au cours de la tradition chinoise

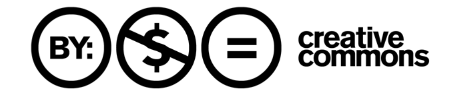
Kristofer SCHIPPER



doi : 10.3406/oroc.1985.919

http://www.persee.fr/doc/oroc_0754-5010_1985_num_6_6_919





# CHIENS DE PAILLE ET TIGRES EN PAPIER : UNE PRATIQUE RITUELLE ET SES GLOSES AU COURS DE LA TRADITION CHINOISE

**Kristofer Schipper**



## *1. Le rite*

Le sacrifice pour écarter l'influence des mauvaises étoiles est pratiqué encore de façon courante par les maîtres taoïstes d'aujourd'hui. Pour eux, il s'agit d'un petit rite dont ils ont le monopole. Ce rite intervient dans des contextes variés : maladie, malchance, période de crise ou tout simplement par mesure préventive, afin «d'éliminer les calamités et dénouer les crises» (*xiaozhai, jie'e*).

Souvent, le sacrifice est prescrit à la suite d'une consultation divinatoire donnée par un devin professionel (chronomancien, médium, etc.) et parfois par le maître taoïste lui-même. Parmi les causes du mal ainsi identifiées interviennent d'une façon prédominante les interdits relatifs à l'Etoile de la Grande Année (Taisui) et les influences de certaines constellations telles que le Chien Céleste (Tiangou) et le Tigre Blanc (Baihu). Les interdits du Taisui concernent surtout les travaux de la terre et de la construction.

Le rituel consiste principalement en une offrande de viandes et autres denrées crues, accompagnée d'une triple libation de vin, présentée aux esprits des étoiles néfastes. Ces derniers sont conviés au festin par le maître qui les invite par groupes catégoriels entiers,

selon des formules consacrées, de manière à n'en oublier aucun.

Après cette invitation globale, le maître présente un mémoire où sont exposées les raisons pour lesquelles le service a lieu. Voici un extrait du texte :

> «Respectueusement nous présentons la personne Untel, demeurant (adresse complète), né (telle) heure de (tel) jour, mois, année, et dont le destin est placé sous (telle) étoile de la Grande Ourse.
>
> Vu que, depuis longtemps déjà, les contretemps s'accumulent contre lui, il semblerait que les étoiles de l'année lui soient défavorables et que leur influence s'exerce de façon néfaste.
>
> Ainsi, s'en remettant au Tao, le patient confesse avoir commis des infractions en remuant la terre afin de faire des travaux, remplaçant l'ancien par du nouveau, exécutant des réparations tout en heurtant les Souverains du Sol et allant à l'encontre des interdits de direction et d'autres influences dangereuses (du Taisui). Celles-ci se sont emparées de lui, au point de rendre son corps malade. Nous craignons pour sa vie.
>
> Ce jour donc, ayant préparé avec soin un beau banquet ainsi que des monnaies sacrificielles en or et en argent, le patient m'a invité, moi, maître taoïste, pour exécuter un rituel afin de faire régresser les esprits néfastes et les mauvaises influences pour qu'ils s'en aillent très loin, vers d'autres contrées.
>
> Priant pour la paix, implorant les saints, pour que les dieux protègent son corps, que l'étoile de son destin brille à nouveau, que sa fortune soit immense, ses énergies vitales maintenues en harmonie, sa maladie guérie, que les médicaments soient efficaces, que les mauvaises étoiles s'évanouissent...», etc.

Après cette supplique, les esprits maléfiques sont conviés au festin. Le maître leur adresse la parole, en disant :

> «Venez donc, grands et petits, appellés ou non. Mettez-vous en rang, avec ou sans votre bol. Demandez coupes et assiettes. Mangez dix bols et encore huit bols (...) Mangez et buvez votre saoul (...) Mangez à cœur joie, puis, en vous entraînant les uns les autres, vous qui êtes entrés ici le visage verdâtre, sortez avec le visage tout rouge ! Depuis les temps anciens, quand on boit le vin de quelqu'un, il faut subir ses ordres ; lorsqu'on accepte l'argent de quelqu'un, il faut pour lui écarter les calamités ; ayant mangé les mets de quelqu'un, on lui doit obéissance. Donc, moi, dignitaire du Tao, sur l'ordre du patriarche, je vais maintenant vous arrêter, mauvaises étoiles et astres des cinq directions, de la Grande Année...
>
> Et je vous chasse une fois ! Esprits de la terre et mauvaises influences, sortez de la grande salle !
>
> Et je vous chasse deux fois ! étoiles néfastes et influences pernicieuses, en route !

**Et je vous chasse trois fois ! Mauvaises étoiles, la Roue du Feu vous consumera !»**

La harangue que je viens de citer sous une forme un peu abrégée est un exemple tout à fait typique des discours que les *daoshi* adressent aux dieux et démons vulgaires de ce monde. Ces discours sont exécutés de façon théâtrale, avec les gestes appropriés. Lorsqu'il a terminé le maître s'empare des statuettes en papier qui représentent les mauvaises étoiles et les jette. Une autre personne vient alors les ramasser avec un balai et une pelle pour les amener à l'extérieur où elles seront brûlées, en même temps que le mémoire et les monnaies sacrificielles.

Toutes les étoiles ne sont pas représentées sous la forme de statuettes en papier. Ces figurines se limitent à trois ou quatre : le Chien Céleste, le Tigre Blanc, le Général de la Grande Année et parfois les Cinq Démons (Wugui). Elles sont fabriquées par des artisans spécialisés et sont généralement en papier, bien que certaines régions aient conservé la coutume de les faire en paille tressée. A Taiwan on trouve les deux. Chien et tigre sont toujours en ronde-bosse, les autres parfois en silhouette et collés sur une tige de bambou. Ces figurines sont placées sur l'autel et les offrandes sont mises devant elles.

Parfois le rituel comporte, en plus des actions que nous venons de passer en revue, le sacrifice d'un substitut ou «corps de remplacement» (*tishen, dairen*). Ce dernier est une petite poupée, faite en papier ou en paille tressée, qui doit représenter le malade. Le maître appose les dates de naissance de ce dernier sur la poupée et transfère ensuite rituellement les mauvaises influences qui ont pris possession du patient dans celle-ci. Comme ces mauvaises influences correspondent en général aux constellations du Chien Céleste, du Tigre Blanc, etc., l'officiant, à l'occasion du transfert, incorpore des images imprimées à l'effigie de ces esprits dans la poupée. Une fois ce transfert (*jiao*) terminé, le substitut est expulsé. Il ne doit pas être brûlé, mais jeté à un carrefour ou dans un cours d'eau.

Ces rites sont très courants, partout en Chine. Même à l'époque de Mao Zedong ils restaient suffisamment présents à l'esprit d'un chacun pour que l'expression de «tigres en papier» (*zhi laohu*) désignant les forces impérialistes et réactionnaires demeurât évocatrice. Nous y reviendrons. Ils sont également très anciens. Les constellations néfastes du Chien Céleste et du Tigre Blanc

sont mentionnées dans le chapitre astronomique du *Shiji*, tandis que l'oblation de figurines de chiens (*chugou*) pour écarter les maladies et les épidémies ainsi que pour expier les péchés et obtenir le bonheur (*xieguo, qiufu*) est attestée dans le *Huainan zi*. Plus ancienne encore est la célèbre maxime du *Daode jing* V : «Ciel et Terre sont sans bonté : ils traitent les dix-mille êtres comme des chiens de paille. Les saints sont sans bonté : ils traitent les hommes comme des chiens de paille.» Le *Zhuangzi* XIV élabore cette image, en disant : «Avant d'être exposés les chiens de paille sont mis dans des boîtes en bambou et enveloppés de brocart ; le médium (*shi*) et l'invocateur (*zhu*) observent un jeûne avant de les prendre. Mais une fois exposés, les passants leur écrasent la tête et le dos, les coupeurs de foin les ramassent pour les brûler, et c'est fini. Si quelqu'un devait les reprendre et les remettre dans leur boîte, enveloppés dans du brocart, et séjourner ou dormir à proximité, il aurait non seulement de mauvais rêves, mais encore deviendrait probablement possédé [par eux] à chaque fois.»

Le commentaire de Cheng Xuanying (VIIe siècle) précise que «les chiens faits en paille tressée servent à dénouer [les crises] et à écarter [les calamités] (...) Par «médium» et «invocateur» il faut entendre les chamanes (*wushi*). Ils prennent ces figurines pour ensuite les expulser.»

Une fois utilisés, les substituts sont chargés de mauvaises influences. D'où le danger de les conserver près de soi. Ce sont des objets néfastes et, même en temps ordinaire, il n'est pas bon de rêver d'eux. Le *Weishu* dans l'*Histoire des Trois Royaumes* (*Sanguo zhi* 29, 18b-19a) conserve l'histoire de quelqu'un qui rêve trois fois de suite de chiens de paille. Le devin lui prédit pour la première fois un bon repas, pour la deuxième qu'il tombera sous une voiture et se cassera une jambe, pour la troisième l'incendie de sa maison. Pourquoi à chaque fois une autre prédiction ? demande l'intéressé. Le devin répond : «Les chiens de paille sont des objets de sacrifice. C'est pourquoi le premier rêve correspond au fait d'obtenir à boire et à manger. Quand le culte au titre du sacrifice est terminé, les chiens de paille sont écrasés par les voitures (...) ; après ils sont ramassés comme combustible. C'est pourquoi le dernier rêve annonce une perte tragique par le feu».

La séquence rituelle d'aujourd'hui est donc celle connue depuis toujours : offrande et banquet, expulsion, destruction

(les taoïstes disent transformation) par le feu. Mais les officiants ont changé. Dans l'antiquité, ce sont le médium et l'invocateur qui font le sacrifice. Ces deux spécialistes sont ceux des rites nobles. Ils interviennent dans le culte des ancêtres dynastiques. Ils ne sont pas des spécialistes professionnels mais des officiers de la cour, membres du clan. Leur charge est hautement honorifique.

Sous les Tang, les services aux mauvaises étoiles avec utilisation de substituts tels que des chiens de paille ne font plus partie de la liturgie officielle mais continuent cependant à vivre parmi le peuple. Cheng Xuanying, qui devait connaître ce rite, glose donc *shi* et *zhu* par *wushi* : «chamanes». A partir du début de l'époque moderne, les cultes populaires – eux mêmes souvent, comme dans le cas qui nous occupe ici, des survivances des rites antiques – entrent dans la liturgie taoïste. Les chiens de paille se retrouvent alors dans ces rituels. Une encyclopédie liturgique compilée par Zhu Quan, un des fils du premier empereur des Ming, intitulée *Tienhuang zhidao taiqing yuci* (*Daozang* 1483, 8.33b) mentionne les «chiens de paille» (*chugou*) parmi les objets utilisés dans les services sacrificiels (*jiao*) et dit à leur propos : «ils servent dans les sacrifices au Ciel et à prier pour la pluie. Ils existaient déjà avant les temps antiques.» La manière très générale par laquelle Zhu Quan commente ces figurines indique que l'expression *chugou* ne concerne pas seulement les statuettes de chien, mais encore tous les autres substituts analogues. Pour demander la pluie, on n'utilisait jamais des statuettes de chien mais des dragons, jadis en argile, aujourd'hui en papier. Remarquons en passant que les changements de matériau pour la fabrication des substituts : bois, argile, terre cuite, voire métal, jusqu'à l'utilisation devenue quasiment universelle du papier, ont dû se faire graduellement. L'usage du papier était toutefois suffisamment courant sous les Tang pour que Wang Yu puisse l'introduire dans les sacrifices impériaux sous le règne de Xuanzong (*Tangshu* 130.Ia-b) et *Xin Tangshu* 109.13a-b).

L'utilisation de représentations de dragons en tant que substituts sacrificiels est également attestée dès l'antiquité. Dans le rituel pour demander la pluie (*qiuyu*) de Dong Zhongshu (179-104 ?) dans son *Chunqiu fanlu* 74, nous trouvons des dragons d'argile de nombre et de longueur variables selon l'époque de l'année. Des garçons devaient danser avec ces dragons (*wulong*), ou plus probablement autour. En outre, la cérémonie comportait

l'exposition au soleil d'un certain nombre de chamanes (*powu*). Nous avons à faire ici avec un rituel ancien, mis à jour et élaboré par Dong Zhongshu en fonction des théories cosmologiques notamment en rapport avec les Cinq Phases (*wuxing*), mais où médiumnisme et représentation figurée ont été maintenus. Dans ce cas encore, nous pouvons constater que le rituel classique a été adopté, plus tard, dans la liturgie taoïste. Un ouvrage des Tang, intitulé *Livre des rois dragons pour demander la pluie* (*Taishang dongyuan shuo qingyu longwang jing, Daozang* 362) mentionne l'installation, près d'un étang, de neuf effigies de dragon. Plus tard, des rites taoïstes du type «magie des Cinq Tonnerres» suscitent, par des danses, l'apparition de dragons (voir *Lingbao lingjiao jidu jinshu* 320.20a).

Parmi les autres substituts sacrificiels utilisés dans l'antiquité, mentionnons encore le ou les bœufs du printemps. Sous les Han, à la fin de l'hiver, des statues d'argile représentant des bœufs étaient exposées dans les banlieues nord-est des bourgs afin qu'elles absorbent les souffles du grand froid. On exorcisait ainsi l'hiver. La parade du bœuf avec des figurines d'argile représentant un laboureur et sa femme avait lieu ensuite au début du printemps. Ce rituel antique survit dans le folklore d'aujourd'hui.

Les représentations du couple de paysans pour la célébration du Nouvel An nous amènent enfin à dire quelques mots sur les subtituts sacrificiels les plus importants : ceux qui sont faits à l'image des êtres humains. Nous avons vu que le rituel moderne décrit plus haut fait intervenir un «corps de remplacement» dont le rôle est d'absorber les mauvaises influences qui ont pris possession du patient. La poupée de papier ou de paille tressée est identifiée à ce dernier. Elle reçoit des vêtements en papier qui correspondent au sexe de celui-ci. Après une consécration a lieu le transfert (*jiao*) : la poupée est passée sur le corps du patient à plusieurs reprises, pendant que le maître prononce la formule suivante :

> «Au nom des patriarches et de mes maîtres, que le transfert soit fait sur ce corps de remplacement, afin que celui-ci écarte les péchés de l'homme d'ici bas nommé Untel, et pour qu'il vive jusqu'à cent-deux ans, sans que les mauvaises étoiles et les influences pernicieuses osent le visiter. Un, deux, trois : mauvaises étoiles et influences pernicieuses du printemps s'enfuient pêle-mêle. Quatre, cinq, six : celles de l'été battent en retraite. Sept, huit, neuf : celles de l'automne partent pour toujours. Dix, onze, douze : celles de l'hiver

**évacuent les lieux. Trois devant et quatre derrière : les esprits de la terre sont expulsés. Mille calamités, dix-mille crises sont définitivement expulsées. Obéissez à cet ordre urgent des soldats divins !»**

Ensuite, comme nous l'avons vu, la poupée qui a absorbé les maux du patient et dans laquelle ont été incorporées les images représentant ces derniers, est expulsée.

Le texte que je viens de citer n'est qu'une version parmi d'autres. Il en existe un très grand nombre, de la simple formule en quelques lignes jusqu'à des textes fort longs. Ces derniers prennent la forme de véritables ballades narratives, racontant en détail la passion du substitut, âme déshéritée, achetée pour le sacrifice, habillée, consacrée, nourrie, puis ligotée et expulsée vers le royaume des morts où elle supportera la charge des péchés du patient.

Dans les rites de guérison et de propitiation du taoïsme, l'utilisation des substituts humains est attestée dès les Tang. Au lieu d'être fabriqués en paille, ces «corps de remplacement» sont en métal : soit en étain, soit en argent ou en or (*jinren*). Ce fait est à mettre en rapport avec la valeur monétarisée du Destin Original (*benming*) dont le substitut fait le rachat. Cette monétarisation est exprimée aujourd'hui par une forme de monnaie d'offrande appellée *benming qian* qui est incorporée à la poupée.

Des figurines à forme humaine en métal précieux étaient également sacrifiées à l'occasion des rites de transmission des écritures sacrées. Dans le *Baopu zi neipian* 4 (début 4e siècle) nous trouvons que pour recevoir le Livre de la liqueur d'or (*Jinye jing*, un texte alchimique) il convient de jeter un bonhomme en or (*jinren*) de huit onces dans un cours d'eau coulant vers l'Est. Puis il faut prononcer le serment du secret après s'être frotté les lèvres avec du sang ; alors seulement les formules (*koujue*) peuvent-elles être énoncées.

C'est à juste titre, à mon sens, que Chen Guofu (*Daozang yuanliu kao* 283-4) compareles *jinren* du rituel taoïste aux figurines sacrificielles (*yong*) de l'antiquité. Ces dernières sont surtout connues en tant que substituts d'êtres humains dans les rites funéraires (voir *Zhouli, Chunguan* s.v. Zhongren, où sont mentionnés les esprits de paille, *chuling*, notamment des figurines humaines et des chariots en miniature qu'il convient de placer dans les tombes). Comme il est bien connu, des figurines, surtout en bois et en argile ou en terre cuite, ont été trouvées en très grand

nombre dans les tombes à partir de l'époque des Royaumes Combattants. Les rites qui accompagnaient leur dépôt n'existent plus dans les textes anciens, mais il me plaît de penser qu'à cette occasion les invocateurs antiques devaient prononcer le même genre de harangue que les maîtres taoïstes adressent encore aujourd'hui aux différents substituts avant leur sacrifice. Les instructions données aux figurines en papier représentant les serviteurs du mort au moment de leur immolation par le feu au bord de la fosse, lors de la mise en terre du cercueil, sont, à cet égard, très évocatrices.

## 2. *Les gloses*

Confucius s'est préoccupé de l'utilisation des substituts sacrificiels. Mencius (*Liang Huiwang* I) rapporte que le Maître s'était exclamé : «celui qui pour la première fois a fabriqué des *yong*, n'a-t-il pas été privé de descendants ?» Mencius dit que c'est à cause du fait que ces statuettes ressemblent à des hommes vivants, sous-entendant ainsi que la bonté du Maître allait jusqu'à s'opposer à l'utilisation de statuettes et donc, à plus forte raison, aux sacrifices d'êtres humains vivants. Cette glose de Mencius, nous le verrons, fut par la suite presque unanimement acceptée. Remarquons néanmoins qu'elle n'est point la seule possible. Confucius dit bien : «pour la première fois». C'est-à-dire qu'avant l'utilisation des figurines, on devait immoler des hommes et des femmes. L'inventeur fut puni d'avoir substitué des poupées aux êtres vivants puisque les ancêtres lui enlevèrent ses propres enfants par vengeance et par mesure de compensation. A l'appui d'une telle interprétation nous pouvons citer le passage dans le *Lunyu* III, 17 où il est question du mouton que le roi de Lu devait sacrifier dans le temple ancestral, tous les mois au moment de la promulgation (*gao*) du calendrier. Zigong, disciple de Confucius, propose que cette immolation soit abolie. Le Maître lui dit alors : «tu aimes le mouton ; moi, j'aime le rituel !», montrant ainsi tout le prix qu'il attachait à la tradition.

Mais passons. L'orthodoxie conçut l'esprit des rites comme étant avant tout moral. Soit ; mais alors, où s'arrêter ? La glose de Mencius, ou de ses pairs, n'était pas sans susciter des contra-

dictions et des problèmes qu'il fallait bien essayer de résoudre. Nous retrouverons une telle préoccupation dans un passage du *Liji* (*Tangong, xia*). Ce texte reprend d'abord le point de vue supposé du Maître à qui l'on fait dire : «Tristesse ! Les morts qui se servent des objets des vivants ; n'est-ce pas presque équivalant aux sacrifices humains ?» Autrement dit : enterrer les morts avec pour mobilier funéraire des objets réels, c'est ne pas tenir compte de la distance entre les vivants et les morts. Aux esprits ne conviennent que des objets qui représentent l'esprit des choses, c'est-à-dire des substituts. C'est la raison pour laquelle le texte continue en disant : «les chariots d'argile et les esprits de paille existent depuis les temps anciens. C'est là la vraie tradition (*tao*) du mobilier funéraire. Confucius approuve les esprits de paille mais affirme que c'est manquer de bonté (*ren*) que de fabriquer des figurines (*yong*) ; n'est-ce pas là tout comme utiliser des hommes [vivants] ?»

Ce passage, qui provient d'une partie tardive du *Liji* (probablement du début des Han), indique qu'une controverse avait dû naître au sujet des substituts. Si Mencius juge que l'utilisation des figurines funéraires (*yong*) est immorale, (dans le *Liji* ce jugement est attribué directement à Confucius), que dire alors de ces figurines de paille dont on se servait pour les sacrifices propitiatoires ? L'argument semble être que les substituts de paille et d'argile ont existé depuis toujours tandis que les figurines humaines destinées à être enterrées avec les morts sont une innovation critiquable. Les différents commentateurs ajoutent encore d'autres explications : les substituts en paille n'ont qu'une ressemblance lointaine avec les êtres réels, tandis que les figurines *yong*, qui possèdent des mécanismes articulant leurs membres (sic !) sont trop réalistes et donc immorales.

Il faut comprendre, je crois, le chapitre V du *Daode jing* à la lumière de ces discussions ritualistes. En disant : «Ciel et Terre n'ont pas de bonté : ils traitent les dix-mille êtres comme des chiens de paille. Les saints n'ont pas de bonté : ils traitent les humains comme des chiens de paille.» l'auteur semble avoir voulu dire : «Cessons cette discussion inutile pour savoir s'il est oui ou non moral de se servir de substituts. De toute façon, pour la loi naturelle de l'univers, nous sommes tous des choses non indispensables, bonnes à être jetées une fois notre petit rôle joué». Un tel procédé, qui consiste à développer, voire détourner, une thèse ou un argument du Confucianisme pour en faire une

maxime taoïste, est courant dans le *Daode jing*. Il est également courant de retrouver une telle préoccupation à la base ou à l'arrière-plan d'une anecdote du *Zhuangzi* : le chapitre XIV, «Le mouvement du Ciel» raconte comment Yan Hui, le disciple préféré de Confucius, interroge un maître de musique (un taoïste donc) sur l'opportunité d'un voyage que le Sage est en train d'effectuer dans le royaume de Wei. Le maître de musique n'est pas optimiste et compare les idées de Confucius à des chiens de paille qui ont déjà servi. Ces vieilles choses, pleines d'influences néfastes, ne peuvent donner que de mauvais rêves aux gens qui les conservent (voir ci-dessus, page 86 ). Franchissant un pas de plus, le maître de musique explique que, selon lui, le phénomène de rejet dont Confucius est l'objet de la part des braves gens est justement le résultat des représentations factices pour lesquelles il éprouve un attachement si funeste. En d'autres mots : l'esprit de Confucius est rempli de chiens de paille.

Le jugement tranchant du *Daode jing* au sujet des substituts sacrificiels a fait, bien entendu, l'objet de nombreux commentaires. Nous y reviendrons. Mais auparavant, il faut évoquer ici, même brièvement, le texte que Wang Chong consacre, vers l'an 82 de notre ère, à la question qui nous occupe ici. Intitulé : «Discours final sur les dragons» (Luanlong, *Lunheng* 47), ce brillant exposé prend comme point de départ l'utilisation de dragons d'argile dans les sacrifices pour la pluie, pour ensuite passer en revue toutes les théories émises, soit à l'appui, soit à l'encontre de cette pratique. Étonnant feu d'artifice où rien n'est omis, et où l'on passe des théories de l'attraction, de la pensée participante et des catégories classificatoires, jusqu'à celles de l'efficacité et de la fonction symbolique. Après la lecture de ce texte, il semble presque légitime de s'interroger sur le progrès fait depuis par l'anthropologie religieuse. Il est aussi intéressant de noter ce que dit l'auteur au sujet des chariots d'argile et des esprits de paille : «Les sages savent qu'ils n'ont aucune utilité [pour les morts, mais dans la mesure où] ces substituts symbolisent la vie, ils n'osent pas les abolir.» Ce jugement me paraît diamétralement opposé à celui que Mencius, et surtout le *Liji*, attribuent à Confucius puisque d'après ces ouvrages, le Maître aurait été en faveur des objets de paille et d'argile étant donné qu'ils ne symbolisent pas la vie, mais la mort. Quant aux choses évoquant la vie, Confucius les aurait rejetées justement à cause de cette analogie.

Faut-il croire alors qu'avec Wang Chong le problème des

substituts se fut épuisé ? Certainement pas, si l'on en juge d'après le commentaire confucianisant du *Daode jing* rédigé par Wang Bi (226-249). Ce dernier glose le passage du chapitre V de la façon suivante :

> **«Ciel et Terre sont spontanés (*ziran*) et donc sans bonté (...). Celui qui est bon, crée, transforme (...) agit (...) et ainsi les êtres perdent leur vraie nature (*zhen*). (...). La Terre n'a pas fait la paille (ou l'herbe) pour les animaux et pourtant les animaux la mangent ; elle n'a pas fait les chiens pour l'homme, et pourtant l'homme les mange. Si rien n'est fait pour les dix-mille êtres, ceux-ci seront tous adaptés à leur finalité et se suffiront à eux-mêmes.»**

Wang Bi prétend donc ignorer le sens évident de *chugou* et dissocie «paille» et «chiens» afin de faire dire au texte : Ciel et Terre ne sont pas bons ; les dix-mille êtres sont pour eux comme l'herbe ou les chiens, créés spontanément, sans se soucier de leur finalité. Ce contresens extraordinaire peut être attribué au désir de Wang Bi de se montrer original à tout prix (les commentaires de Heshang gong et de Xiang'er, pour divergents qu'ils soient, donnent tous les deux à *chugou* son sens évident de substitut sacrificiel). Mais il peut y avoir une autre raison à cette désinvolture. En glosant comme il le fait, Wang Bi évite d'aborder la question épineuse des substituts ainsi que celle de savoir si, oui ou non, il est moral de les utiliser. Il peut ainsi évacuer le problème posé pour lui, confucianiste, par la critique taoïste vis-à-vis de son saint maître. Pour aberrante qu'elle soit, cette glose avait donc le grand avantage de permettre de réconcilier confucianisme et taoïsme et de récupérer ainsi le *Daode jing* au profit des lettrés. Tout le commentaire de Wang Bi est rédigé dans ce sens et c'est cela qui lui a valu son statut de classique.

Il a fallu attendre l'époque moderne pour que ce commentaire soit sérieusement remis en question. C'est ce qu'a fait Gu Jiegang dans une petite note intitulée «Chiens de paille» («Chugou», réimprimée dans le *Shilin zashi, chupian*. 1963 : 174-5). Après avoir relevé l'erreur dans la glose de Wang Bi, Gu cite le passage du *Zhuangzi* dont nous avons parlé plus haut, mais évite de parler de Confucius. Pour lui, les phrases du *Daode jing* sont à interpréter comme «chaque chose en son temps». L'ancien, une fois qu'il a servi, doit faire place au nouveau. Mais pour ce changement, il faut savoir choisir le moment opportun. C'est ici que le plus grand savant de la Chine contemporaine glisse entre deux passages

pleins d'érudition, une petite phrase : «Que cette pensée soit entièrement juste reste à discuter. Toutefois, elle a une signification parfaitement claire et qui se situe vraiment au centre de la philosophie taoïste : respecter la transformation naturelle et non les interventions velléitaires et artificielles de l'homme.»

Il n'est pas difficile d'imaginer à qui s'adressait ce message. Le taoïsme représentait, pour bien des intellectuels progressistes de la première moitié du vingtième siècle, les traditions spirituelles profondes de la Chine. On y voyait, en partie à juste titre, le ferment du changement et même de la révolte, le fondement de la science, une philosophie du non-conformisme, etc. Mao Zedong adhérait à cette opinion.

A-t-il pour autant écouté la recommandation du vieux savant ? Il lui a plutôt préféré sa propre glose au sujet des substituts sacrificiels. Celle-ci, comme toutes celles qui ont précédé, de Confucius à Gu Jiegang, était au service de sa propre pensée et proposait, comme le monde entier l'a su par la suite, que les vrais tigres en papier, ceux que la Chine devait jeter dans la poubelle de l'histoire, – leur temps étant révolu – soient les forces impérialistes et réactionnaires. Cette glose fut ensuite élevée au rang de dogme, lors du grand sacrifice de la civilisation chinoise traditionnelle.